

XYZ. La revue de la nouvelle

Florence

André Berthiaume



Numéro 121, printemps 2015

Jardin : un enfer de morceaux de paradis

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berthiaume, A. (2015). Florence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (121), 12–16.

Florence

André Berthiaume

DEPUIS UNE DOUZAINÉ D'ANNÉES, je consacre une bonne partie de mon temps libre à la peinture, notamment à l'aquarelle, un procédé que l'on considère avec dédain dans certains milieux. Ça m'est égal. J'aime la diffusion des pigments sur la lumière du papier blanc. J'observe ce qui s'y passe et j'essaie d'être à la hauteur de l'aventure qui s'annonce. On assiste à des fondus, coulures et dérives chromatiques qui nous conduisent là où on n'avait pas prévu d'aller, et c'est ce qui me plaît.

Cela dit, je n'ai pas de grandes ambitions artistiques. Ce n'est pas moi qui prétendrais révolutionner l'art. Je suis très indigne de mes maîtres, les Turner, Sargent, Wyeth, mais je suis satisfait lorsque j'arrive à créer une atmosphère à partir d'un paysage réel ou inventé. En fait, je propose des tableaux qui me semblent plutôt quétaines et suis toujours étonné quand certains d'entre eux trouvent preneurs.

Avantage considérable, la peinture à l'eau ne demande qu'un minimum de matériel : deux ou trois pinceaux, les couleurs primaires, quelques couleurs de terre, une feuille de papier d'Arches et un récipient d'eau. Pas de cadres encombrants, pas d'odeurs, pas de dégâts.

Ce divertissement discret, solitaire et silencieux ne m'interdit pas de sortir de chez moi, bien entendu, et de rencontrer des gens intéressants, curieux, à l'esprit ouvert, qui ont souvent voyagé, qui ont du vécu, comme on dit.

Durant la belle saison, il m'arrive de participer à des expositions en plein air qu'on appelle pompeusement *symposiums*. On y trouve de tout, peut-être pas de l'inventivité à chaque pas, mais on y fait de belles rencontres et on découvre parfois de véritables talents.

Ces réunions de peintres, la plupart du temps amateurs et figuratifs, prennent souvent l'allure de fêtes champêtres.

12 Sous les chapiteaux, on trouve des artistes et des artisans qui

sont invités à montrer leur savoir-faire, mais aussi des musiciens ambulants, de l'animation pour les enfants, un comptoir de restauration, un bar-terrasse, etc. Et il n'est pas rare que des notables du coin viennent faire leur petit discours de bienvenue. Quand le beau temps est de la partie, il règne une ambiance bon enfant où participants et visiteurs échangent librement.



Cette fin de semaine s'annonçait des plus agréables. Le site élu se trouvait au centre d'un village en bordure du fleuve, entre l'église et le presbytère. Le jardin du curé attirait les regards par son étendue et son abondance de couleurs, ses allées étroites et ses plates-bandes soigneusement entretenues.

J'ai alors pensé que plusieurs de mes collègues participants — surtout des femmes, il faut bien le dire — ne résisteraient pas à l'envie d'envahir ce pittoresque jardin pour faire des croquis.

Je précise tout de suite que j'aime les fleurs, mais ça ne m'intéresse pas de les dessiner. L'ultraréalisme à la mode n'est pas ma tasse de thé, cela dit sans prétention. Aussi bien faire de la photo. Depuis que Georgia O'Keeffe a eu l'idée de peindre un pétale en plan rapproché, tout le monde l'imité. C'est déplorable et ça m'a fait abhorrer les fleurs en peinture.

Comme d'habitude, j'ai procédé à mon installation, accroché quelques tableaux, dressé mon chevalet de table, ouvert ma palette de pigments, sorti quelques pinceaux et un récipient d'eau.

Une fois mon espace de travail aménagé, j'ai coutume de faire le tour du site pour voir mes confrères à l'œuvre, saluer les connaissances que je pourrais y rencontrer. Ce que j'ai fait le vendredi après-midi.

J'étais donc certain que la majorité de mes compagnons trouveraient leur inspiration dans le jardin qui bordait nos emplacements et que les allées allaient être envahies par des

chaises de toile et des pliants. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que ce n'était pas le cas. Le jardin fleuri était désert, et je ne trouvai personne qui travaillât sur un sujet floral. C'était comme si on lui avait tourné le dos, à ce jardin. J'imaginai la tête de monsieur le curé ou la déception de sa bonne jardinière. Ça m'apprendrait à avoir des idées toutes faites sur les intentions des peintres du dimanche.

De retour à mon espace assigné, je constatai que la place voisine allait être occupée par une femme.

Nous fîmes connaissance. Bonjour, moi c'est Georges, enchanté. Bonjour, moi c'est Florence. Je lui proposai de l'aider à déballer son matériel, plus lourd que le mien, car elle s'adonnait à l'huile.

C'était une femme charmante, d'un âge que je n'osai déterminer, car j'ai toujours été malhabile à ce jeu-là. Disons d'âge moyen. Je ne sais combien de temps dura son installation, mais elle fut assez longue; elle n'en finissait pas d'ouvrir des contenants et d'assembler des chevalets. Je me félicitai encore une fois d'avoir choisi l'aquarelle, qui me permettait de voyager léger. Cette femme d'un certain âge, à la voix douce et à la silhouette élancée, avait le sourire engageant, une longue chevelure châtain roux avec une raie irrégulière sur le côté, et portait des lunettes à fin contour argenté (j'ai toujours été séduit par les femmes à lunettes, allez savoir pourquoi). Elle était vêtue d'une chemise ample qui flottait jusqu'en bas des reins et d'un bermuda qui laissait voir ses longues jambes. Elle me rappelait vaguement quelqu'un, mais allez savoir qui.

Durant les trois jours que dura le symposium, notre voisinage fut très plaisant. Lorsque notre espace de travail était déserté par les visiteurs, nous avions des échanges aisés, des conversations à propos de tout et de rien, de bonnes séances de rigolade. Ah! le fou rire d'une femme séduisante! Elle me raconta qu'une dame s'était déjà présentée à son atelier avec un échantillon de la couleur des murs de son salon, qu'une autre avait acquis une de ses toiles avec promesse de rachat si l'œuvre ne s'accordait pas avec les couleurs de sa salle à man-

14 ger, etc. Pareilles déconvenues invitent à la modestie.

Lorsque Florence peignait debout, pieds nus, j'aimais me tenir derrière elle, feignant de m'intéresser au paysage de la Côte-Nord auquel elle donnait forme alors que j'étais davantage attentif à la chaleur douce qui émanait de sa chevelure, à l'arrondi de son épaule, à la ligne droite de son dos.

Elle était infirmière de profession, veuve et mère d'une fille qui lui donnait du souci — et que j'imaginai sans peine avec maints anneaux et tatouages. Encore des préjugés.

Je ne cache pas que j'étais attiré par cette femme. Sa simplicité, son esprit et son regard limpide, sa silhouette, tout en elle me plaisait.

Lorsque je lui signalai que personne autour ne semblait inspiré par la luxuriance végétale qui se déployait à proximité, elle me dit que, pour sa part, elle n'avait pas peint de fleurs depuis le décès de son conjoint, cinq années plus tôt. Pourtant, quand on s'appelle Florence... Mais non, elle ne pouvait l'expliquer, c'était comme ça. Peut-être avait-elle vu suffisamment de roses lors des obsèques. Elle commit d'ailleurs un joli lapsus, disant « chagrin » au lieu de « jardin ».

Était-ce une sorte de défi personnel, par esprit de contradiction ou par simple provocation ? Je pensai que le moment était peut-être venu pour moi d'enfin peindre une fleur — ou deux ou trois. Ne serait-ce que pour consoler monsieur le curé ou sa bonne ou son jardinier.

Comme je ne suis pas un adepte du réalisme à la mode et que mes connaissances en horticulture sont limitées, je me risquai à improviser sur le mode automatiste, excusez du peu, en espérant que d'une superposition de lavis naîtrait quelque chose qui suggérerait un motif floral.

Je travaillai donc sur le papier en mouillé sur mouillé, misant sur les imprévus, d'autant plus que je n'avais pas fait de croquis. J'étais à la fois encouragé et troublé par ma voisine qui, entre deux pauses, s'inspirait d'une photo prise dans Charlevoix.

Le dimanche, après m'être abondamment épanché sur le papier fin, j'eus l'impression d'être plus près d'une abstraction pure que d'un bouquet de bégonias.

Alors que je contemplais avec un certain dépit le résultat de mes barbouilles, je sentis une présence derrière moi. Comme je me tournais pour accueillir le spectateur de mon désastre, celui-ci, en fronçant les sourcils, me demanda abruptement :

— Ça vous ennuerait, monsieur, que je regarde votre aquarelle à l'endroit ?

Et sans attendre, d'un geste sûr, quasi autoritaire, il saisit mon œuvre et lui fit faire un tour complet sur mon chevalet de table.

Alors, le doux visage de ma voisine de symposium m'apparut peu à peu, sans lunettes.